

Radio Grand Ciel / *La Route inconnue*

(passages à l'antenne : samedi 8 octobre à 12 h et dimanche 9 octobre à 20 h)

Le jardin est un livre, et réciproquement

Malgré la canicule, la sécheresse et autres calamités virales et belliqueuses de cette année, trois livres se sont poussés jusqu'à ma cabane de jardinier. De trois poètes aux écritures bien typées et très différentes, comme j'aime à en lire : Jean-Claude Martin, Colette Andriot et Romain Fustier Chacun évoque le jardin et ce sont trois jardins écrits dans la langue caractéristique et bien personnalisée de chacun.

Jean-Claude Martin invite à *Lire un jardin*. Tout simplement pourrait-on penser. C'est mal le connaître. Car en quelques dizaines pages il nous fait entrer carrément dans son univers poétique et en propose un condensé de ses thèmes familiers et de sa façon bien à lui de travailler le terreau langagier. Semblables aux carrés légumiers d'un jardin, de courtes proses, tirées au cordeau et ensemencées de notations associées selon l'humeur des mots ou du moment, laissent découvrir une sorte de désenchantement existentiel à peine feutré, parfois zébré par un éclair d'humour abrupt ou d'auto-dérision lucide. Ceux qui connaissent déjà le petit monde "martinien" s'en réjouiront avec délectation ; les autres, certes un tantinet déconcertés à l'abord, en jouiront à leur tour sans réserve. Et il suffit d'un poème en belle mûraison pour goûter d'emblée à la quintessence de la poésie de Jean-Claude Martin :

L'haleine du jardin le soir ne peut être comparée qu'à celle d'une amante (ou d'un amant). Il va sans dire que le jardin ne doit pas s'être gavé à midi de flageolets. Le baiser qui se pose ce soir sur votre épaule est parfumé. À bonne température. Pas de bise glacée qui vous saisisse d'effroi. Une caresse donnant envie de partager. Une nuit, sinon chaude, du moins bienheureuse. Le soir au jardin doit être aimé. Il sera toujours temps demain d'être désespéré.

C'est un autre univers — où les roses remplacent la morosité — que Colette Andriot et sa complice Valérie Linder, la première avec les mots et la seconde avec les images, écrivent à quatre mains pour jardiner un beau livre-objet, *Tant que chantent les merles*. Le titre laisse présupposer ce qui est essentiel dans le jardin : l'enchantement ne peut naître et avoir de sens que par et pour le vivant, dans sa "biodiversité" qui volète, vrombit, gazouille, siffle et persifle, tisse ou se chamaille, « libellule bleue la belle », « troupeau d'escargots », « rouge-gorge le sauvageon solitaire », « écharpes d'étourneaux » ou « hérisson endormi ». Les mots, à l'instar des fleurs, des insectes, des légumes, des oiseaux ou du vent, les mots « s'ensauvagent » dans des vers courts et rythmés, de sorte que le poème tout entier se glisse dans le mot "jardin" : il est « jardin fouillis / jardin de libre pousse / jardin de surprise ». Libre pousse et surprise aussi des images de la plasticienne qui s'éclatent sur la page dans une « folie de couleurs et de parfums ». Serait-ce l'Eden retrouvé ? Pas sûr, puisque

c'est un jardin « minuscule / près de la grande ville ». Et les échos d'une « guerre (qui) flambe à un endroit du monde » ou d'une « épidémie (qui) sème la peur » attestent qu'on n'y est pas isolé du monde. Le jardin, comme la poésie à vrai dire, c'est du temps heureux et libre, « en suspens » dans le bruit du monde.

Soudain / un chat devant moi / surpris de me voir / immobile / lisant / échange de regards / il passait /// pourquoi troubler / le silence / du monde.

Le “jardin-prétexte” de Jean-Claude Martin et celui “quasi édénique” de Colette Andriot convergent vers *Un même pays potager*. C'est le titre du petit livre de Romain Fustier, un de ces précieux bijoux de typographie à l'ancienne comme sait si bien en créer Jacques Renou dans son Atelier de Groutel. Les très courts poèmes sont écrits au “présent du passé” qui est, selon Saint-Augustin, celui de la mémoire. Souvenirs donc d'un oncle jardinier qui a garni aux pieds, d'un compost affectif et nourricier, l'enfance du poète. Les poèmes sont d'une sobre concision, petites notes d'affection comme autant d'échos de la personnalité discrète du « tonton » taiseux. Cela aurait pu dégénérer dans une célébration attendue et mièvre, si les mots n'étaient pas ceux d'un poète. Mais ici, on se « rappelle / comme si », avec une émotion retenue au plus près des mots : « les morts / sont vivants / ne meurent pas » tant qu'on a les mots pour les dire. Et la poésie s'en tient aux mots. (Entre parenthèses et pour l'anecdote : le neveu-poète Romain Fustier a naguère prolongé « le pays potager » du tonton en animant durant plusieurs années le festival « Poètes au potager » à Montluçon dont tous les poètes invités — et même ceux qui ne l'ont jamais été... — se souviennent avec une nostalgie heureuse).

Je tenterai / de continuer / à m'habiter / de tes ondes / ta tranquillité / à cultiver / ce que tu as semé.

On peut commander ces trois livres en librairies ou chez les éditeurs :

— Jean-Claude Martin, *Lire un jardin* > éditions Tarabuste, rue du Fort, 36170 Saint-Benoit-du Sault.

— Colette Andriot et Valérie Linder, *Tant que chantent les merles* > éditions Atelier des Noyers, 7 rue des Noyers, 21160 Perrigny-lès-Dijon.

— Romain Fustier, *Un même pays potager* > Atelier de Groutel, 25 Groutel, 72610 Champfleur.